

L'attrait pour l'autre

Par Nicolas Bezard

Après *Play/Replay* en 2013 puis *L'autre et le même* en 2016, la trentaine de photographes conviés cette année sont réunis autour de la notion plurielle et ambiguë d'*Attraction(s)*. Anne Immelé, directrice artistique de la Biennale de la Photographie de Mulhouse, nous éclaire sur la thématique.



Hervé Guibert, Sienna 1979, Collection de la Maison Européenne de la Photographie

L'attraction suggère cet élan qui précède le moment amoureux. Un aspect qui ne vous a pas échappé puisque vous serez la commissaire de l'exposition intitulée *L'étreinte du tourbillon* que l'on pourra découvrir au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse.

Effectivement, quand on parle de l'attraction, on pense tout de suite à la question du désir, de l'attirance d'un être pour un autre. Pour cette exposition, le point de départ a été la photo française des années 1980 qui m'a beaucoup marquée, que ce soit Hervé Guibert, Denis Roche et ses photos prises dans des chambres d'hôtel avec sa femme Françoise ou Alix Cléo Roubaud, chez qui l'on retrouve cette dimension intime puisque la majorité des images sont réalisées dans des chambres. L'autre point commun, c'est la dimension réflexive de ces travaux qui n'oubliaient pas d'interroger le médium photographique lui-même. C'est très présent chez Denis Roche avec une mise en abyme de l'acte de photographier. L'appareil photo est montré, assumé en tant que tel. Quant à Alix Cléo Roubaud, elle a détruit ses négatifs après réalisation des tirages, conférant à ces derniers la valeur d'œuvres uniques.

La particularité de cette exposition est de confronter les images pour certaines iconiques de ces grands photographes aux productions contemporaines de Lucile Boiron, Anne-Lise Broyer, Thomas Boivin, Alan Eglinton et Julien Magre.

L'exposition abordera cette question : que peut-on faire aujourd'hui de cet héritage de la photographie autobiographique française qui était à la fois dans l'intime et dans la narration ? Les travaux de ces jeunes auteurs perpétuent le geste entamé dans les années 1980, avec une dimension littéraire significative chez Thomas Boivin et Alan Eglinton qui utilisent directement le texte en regard des images, et un rapport à la littérature prégnant dans l'œuvre d'Anne-Lise Broyer, même si elle n'a pas directement recours aux mots.

Un autre temps de la biennale nous invite à réfléchir sur le devenir de la photographie à l'ère de cette attraction généralisée suscitée par l'avènement du Web et des réseaux sociaux.

Depuis l'apparition du numérique, la photographie a pris un virage extrêmement important. Nous sommes clairement entrés dans l'ère de la post-photographie, j'en veux pour preuve le nombre exponentiel d'artistes qui ne travaillent plus avec leurs propres images mais à partir de photos trouvées sur Internet. Le photographe tend à devenir un « producteur » d'images pour qui le geste de choisir ces dernières, de les manipuler, de les agencer, est presque plus important que de les créer. On glisse d'un savoir-faire purement photographique vers une pratique d'iconographie, d'*editing*, et cela rejoint aussi les enjeux théoriques très bien énoncés par Joan Fontcuberta sur le vrai et le faux car la mani-

pulation des images est inséparable de l'invention de la photographie.

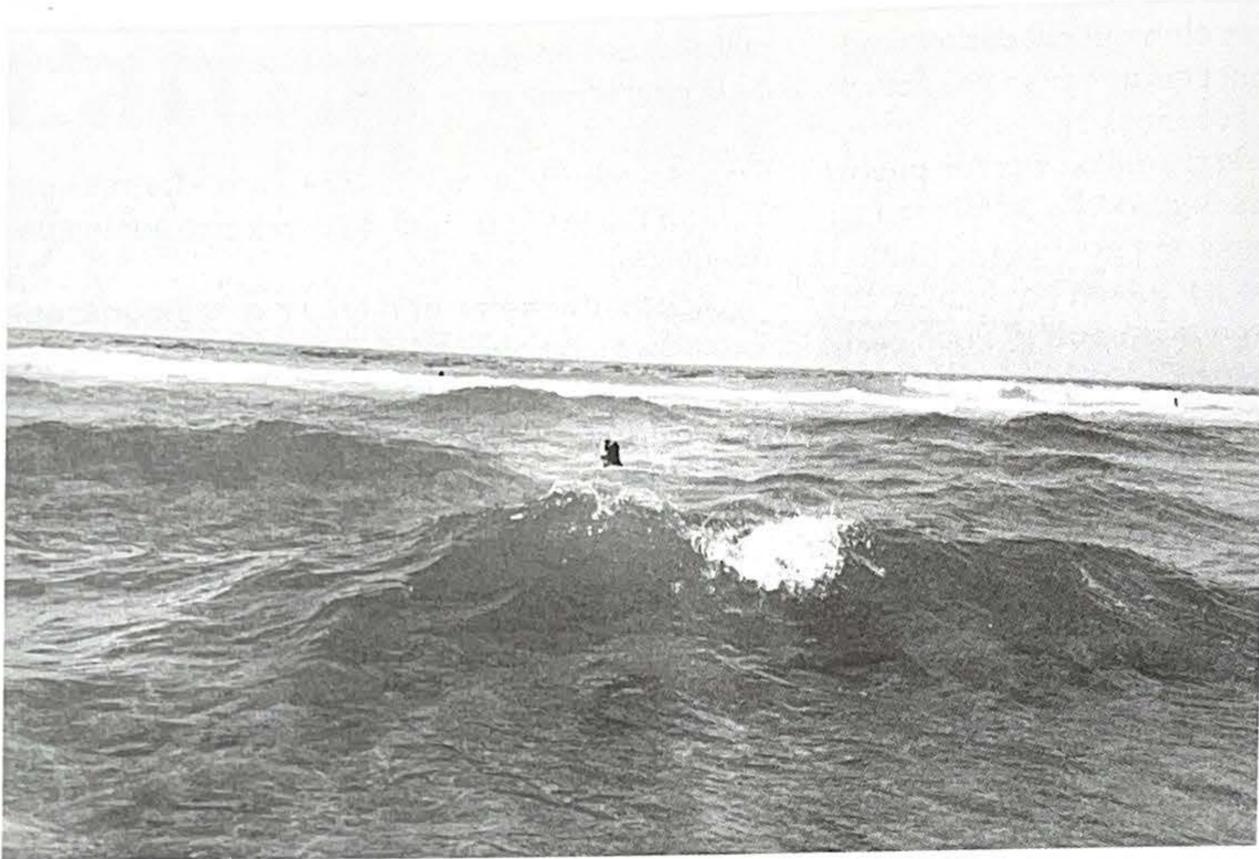
On s'éloigne ici du fameux « ça a été » formulé par Roland Barthes au sujet de la photographie analogique.

Cette pensée subsiste, mais disons que l'arrivée du numérique a incité les photographes à l'interpréter différemment, à questionner la matérialité d'une photographie prise dans ce hiatus entre argentique et numérique. C'est le cas par exemple de Thomas Hauser qui présentera à Motoco une proposition d'assemblages constitués d'images de lieux désaffectés. Ce sont des impressions laser sur papier photo-sensible non fixé, de ce fait les images tendent à disparaître au fil du temps. En découle un travail qui interroge aussi bien la mémoire des lieux photographiés que celle du support lui-même, puisque ce qui y est imprimé tend à se dérober à la vue, dans un mouvement vacillant d'apparition/disparition.

D'autres propositions prenant en compte la singularité du médium photographique viendront compléter ces pistes de réflexion. Je pense aux expositions visibles au Kunsthaus L6 de Freiburg (commissaire Finn-Niclas Schütt) et à la Chapelle Saint-Jean de Mulhouse (Installation de Bertrand Cavalier, Massao Mascarò, Fabien Silvestre Suzor, avec Mulhouse Art Contemporain). Elles rappelleront de manière ludique ô combien désormais on exige des photographies qu'elles séduisent et génèrent quantité de *like* et de *followers*.

Vous parliez d'assemblage à propos des photos de Thomas Hauser, on pense aussi au montage qui sera une autre manière d'aborder cette notion de l'attraction.

Lorsqu'il s'est agi de trouver ce terme d'attraction pour rassembler les enjeux de cette biennale, nous avons aussitôt pensé à l'idée du « montage des attractions » défendu par le cinéaste russe Sergueï Eisenstein, et cette interrogation autour du montage marquera un autre temps fort du festival, avec trois expositions qui lui seront consacrées, dont celle de Thomas Hauser. Christian Milovanoff, photographe passionné par le cinéma, présentera à la Filature ses *Attractions* composées d'images prélevées dans la presse et « montées » ensemble de manière à susciter des rimes ou des disjonctions visuelles et signifiantes. Sur le même principe, au CCFF, Freiburg le public pourra découvrir les rapprochements opérés par Pascal Amoyel entre des photographes américains et européens, dans la continuité du travail qu'il avait présenté lors de la précédente édition. Ces expositions seront complétées par des diptyques dans l'espace public mulhousien, ceux réalisés par les étudiants des écoles supérieures d'art du Grand Est, et ceux de l'éditeur Roi de Rats (mkg).



Thomas Boivin, A Short Story, 2015

L'autre référence cinématographique présente cette année est le film *Stalker*, d'Andreï Tarkovski, une œuvre qui semble avoir nourri l'imaginaire de nombreux photographes contemporains.

Par bien des aspects, ce long métrage réalisé en 1979 résonne avec les préoccupations écologiques les plus actuelles. Il narre l'expédition de trois personnages dans un territoire interdit appelé « la Zone », et qui aurait été le lieu d'un cataclysme indéterminé. Beaucoup de commentateurs y ont vu une prémonition de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Mais une autre dimension tout aussi intéressante du film se trouve dans la manière dont Tarkovski instaure un dialogue avec les éléments naturels présents dans la Zone, l'eau, la mousse, le feu, les présences énigmatiques d'animaux. Cette nature à laquelle les plans très composés du cinéaste rendent grâce a marqué Michel Mazzoni et Ester Vonplon, deux photographes que l'on retrouvera dans l'exposition *Zones* visible à la Fabrikculture d'Hégenheim. Leurs images en noir et blanc scrutent la surface de choses qui semblent irradier ou au contraire, sur le point de disparaître. Deux autres découvertes s'ajouteront aux travaux de ces auteurs : le japonais Kazuma Obara qui témoigne des conséquences visibles ou invisibles de Tchernobyl dans la vie d'une femme née à Kiev, 5 mois après l'explosion du réacteur, ainsi qu'une déambulation photographique de Georg Zinsler sur le site de la catastrophe.

La BPM se décline aussi sous la forme d'installations dans l'espace public. De quoi s'agit-il ?

Pour ces dispositifs, nous avons retenu un ensemble de travaux dont les sujets se complètent autant qu'ils se contredisent. Les photographies que Nick Hannes a réalisé à Dubaï documentent une

sorte de point de non retour atteint par la société de consommation. Le regard distancié et plein d'humour de l'auteur sur des centres commerciaux, complexes hôteliers de luxe et bases de loisirs aux dimensions pharaoniques n'empêche pas le malaise de nous saisir à la vue de cette démesure générée par le capitalisme. Ce travail visible à Chalampé offrira un contrepoint à celui de Paul Gaffney que nous montrerons à Hombourg. Au terme d'un périple à pied de plus de 3 000 kilomètres en Europe, le photographe a rapporté des images qui racontent sa relation attentive et patiente au paysage. Elles dénotent une capacité presque picturale à saisir d'infimes variations de lumières et de couleurs. Sur ce même registre de la contemplation, l'installation de Marine Froeliger à la Cour des Chaînes à Mulhouse immergera le spectateur dans un ensemble composé d'images et de sons prélevés lors de voyages dans le désert marocain. Enfin, la bibliothèque municipale accueillera l'œuvre de Janine Bächle qui a intégré des communautés post-hippies en Italie et en Lituanie, observé le retour à la nature de jeunes gens en quête d'un mode de vie qui rompt avec la surconsommation ambiante.

La Biennale vous permet d'exposer pour la première fois certains artistes. J'imagine qu'il s'agit à chaque fois pour vous d'une satisfaction ?

J'éprouve toujours une émotion particulière à montrer pour la première fois les photographies d'un auteur, ou l'une de ses séries inédites. Cela sera encore le cas cette année avec la série *Yes, No, Maybe* d'Alan Eglinton, ou le projet *Internet Romance* de Lucile Boiron, deux propositions très abouties. Le plaisir de ces découvertes fait tout le sel de ce genre de manifestation, nous avons la tâche de les programmer pour que le public les découvre.



Paul Gaffney, We Make the Path by Walking, 2013

Biennale de la Photographie de Mulhouse 2018

Attraction(s)

Hors-série NOVO N° 15

